

HISTOIRE
DE FRANCE
POPULAIRE

~~~~~  
PARIS. — IMPRIMERIE VIEVILLE ET CAPIOMONT  
6, RUE DES POITEVINS, 6.  
~~~~~

A

~~15~~ 2

3-й МОСК. КАД. КОРП.

Отд. №

Кн. №

HISTOIRE DE FRANCE

МК НН

POPULAIRE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULES JUSQU'A NOS JOURS

PAR

HENRI MARTIN

TOME QUATRIÈME



Заменено
17-2



PARIS

FURNE, JOUVET & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

Se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

Библиотека 3-го Московского
ИМПЕРАТОРА АЛЕКСАНДРА II
Кадетского Корпуса.
Отд. 7 № 206 π 4

A

HISTOIRE DE FRANCE POPULAIRE

CHAPITRE PREMIER

CONVENTION NATIONALE. — GUERRE DE LA RÉVOLUTION.
— VALMI. — JEMMAPES. — RÉUNION DE LA SAVOIE ET DE NICE. —
LES FRANÇAIS SUR LE RHIN.

(Août-décembre 1792.)

Il nous faut maintenant retourner de quelques semaines en arrière, pour reprendre dans leur ensemble les événements militaires qui se déroulaient parallèlement aux crises intérieures de la Révolution.

Au moment où la Fayette quittait son armée et où le roi de Prusse franchissait notre frontière et prenait Longwi, notre situation était très-périlleuse. Sans parler des corps qui tenaient tête aux troupes du roi de Sardaigne du côté de la Savoie et du Var, et de ceux qui gardaient les Pyrénées en face de l'Espagne hostile, mais non encore déclarée contre la France, nous avions 115 000 ou 120 000 hommes répartis sur les frontières du nord et de l'est, de Dunkerque à Huningue ; mais ces forces ne présentaient nulle part une masse imposante. 25 à 30 000 hommes gardant la Flandre, et 45 000,

l'Alsace, nous n'avions à opposer à la grande armée du roi de Prusse que 23 000 hommes sur la Meuse, à Sedan, fort ébranlés par le départ de leur général la Fayette, et 20 000 sur la Moselle, à Metz, sous le général alsacien Kellermann, qui avait remplacé le vieux Luckner. Des multitudes de volontaires couvraient les routes ; mais il leur fallait le temps d'arriver et de s'organiser.

Dumouriez, nommé commandant en chef sur toute la ligne de la mer à la Moselle, persistait d'abord, malgré le danger de l'invasion prussienne, dans le dessein d'envahir de son côté la Belgique ; mais Danton, qui, en ce moment, mettait la main sur toutes les affaires de la diplomatie et de la guerre, envoya à Dumouriez un de ses affidés, un des chefs du 10 août, l'énergique et habile

Alsacien Westermann; celui-ci pressa le général d'accourir de Flandre à Sedan, pour empêcher l'armée de la Fayette de se débâter, et pour aviser à ce qui se passait vers la Meuse.

Dumouriez arriva à Sedan le 28 août, et raffermir les troupes. Nous avons deux récits contradictoires sur ce qui s'ensuivit. D'après l'un de ces récits, Dumouriez s'obstinait encore dans son projet d'attaquer la Belgique, et il l'aurait fait approuver, en conseil de guerre, par ses lieutenants. Suivant l'autre relation, celle de Dumouriez lui-même dans ses Mémoires, il consulta ses lieutenants sans dire son propre avis, et le conseil de guerre proposa la retraite sur Châlons, derrière la Marne. Dumouriez, alors, aurait répondu qu'il réfléchirait, puis, resté seul avec un officier qui avait sa confiance, Thouvenot, il lui aurait dit : « Non; il ne faut pas nous retirer sur Châlons! » et, montrant sur une carte la forêt d'Argonne, entre la Meuse et Châlons : « Voilà où il faut arrêter les Prussiens! — Si j'y arrive avant eux, la France est sauvée! »

Ce qui est certain, c'est que le ministre de la guerre Servan lui écrivit d'occuper la forêt d'Argonne, mais que Dumouriez, avant d'avoir reçu la lettre du ministre, avait pris, de lui-même, cette résolution et, par suite des mouvements de l'ennemi, avait renoncé à retourner vers la Belgique.

Après la prise de Longwi, le roi de Prusse avait détaché un corps d'armée pour assiéger Thionville, et marché avec le gros de ses forces sur Verdun. Verdun une fois tombé, il n'y avait plus de ville forte sur la route de Paris; mais il y avait comme une grande forteresse naturelle, l'Argonne, forêt montueuse, sillonnée par des cours d'eau, coupée par des défilés et remplie de fondrières, qui s'étend du nord au sud sur une longueur de 13 à 14 lieues, entre la Meuse et l'Aisne, et qui protège l'entrée de la Champagne.

Il eût été facile aux ennemis de devancer Dumouriez dans l'Argonne; car ils en étaient beaucoup plus près que lui. Les partis prussiens couraient jusqu'à Varennes, et un corps autrichien occupait Stenai, en position de couper la route de l'Argonne.

Le 1^{er} septembre, les Prussiens avaient commencé l'attaque de Verdun. N'ayant pas de grosse artillerie, ils ne pouvaient battre en brèche : ils allumèrent des incendies dans la ville avec des obus. Il y avait dans Verdun un parti contre-révolutionnaire qui poussait à la capitulation. Les corps administratifs et judiciaires, appuyés par les clameurs d'une bande de femmes et d'enfants, pressèrent le conseil de guerre de capituler. La garnison n'était que de 3000 hommes, la plupart nouvelles levées. La majorité du conseil vota pour qu'on se rendit, malgré le commandant de place Beurepaire, brave chef de volontaires récemment arrivés de Maine-et-Loire.

Beurepaire se laissa enfin arracher son consentement, pourvu que la garnison obtint de sortir avec ses canons. Il ne put se décider à envoyer la proposition à l'ennemi. Il alla encore une fois visiter les fortifications : il les trouva dans le plus mauvais état; l'ingénieur en chef trahissait! Beurepaire avait mandé à la Convention « qu'il ne rendrait la place qu'à la mort. » Il tint parole. Il rentra chez lui, et se brûla la cervelle.

Le conseil de défense envoya, conformément aux règlements, le plus jeune des officiers supérieurs porter la capitulation au roi de Prusse. Ce jeune homme, qui s'était énergiquement opposé à la reddition, pleurait de rage. Le roi lui demanda son nom. — « Je m'appelle Marceau, » répondit-il. — C'est lui qui devint le fameux général Marceau. — Nous nous reverrons en Champagne, crièrent aux Prussiens les volontaires qui, bien malgré eux, évacuèrent Verdun.